

Naissance d'un poème

TEXTE DE DÉPART

(premier jet sans corrections)

SOIR DE NOVEMBRE

Ce soir, tout est calme, de temps en temps le vent hurle, dans les arbres comme une troupe de loups, le bruit d'un chien qui aboie perce les cris du vent, les feuilles tourbillonnent, il fait froid ; les hommes ne discutent plus sur le pont, cela annonce l'hiver : je crois qu'il sera dur cette année. La pompe tourne en grinçant, les portes claquent.

Michel (10 ans) arrive, un matin, avec un texte : « Soir de Novembre ». Après la lecture des textes et le choix habituel, une élève dit : « On pourrait relire le texte de Michel ». Deuxième lecture : « Ce n'est pas mal. On pourrait l'exploiter ». Je ne vois de possible qu'une exploitation en français et comme le texte primitivement choisi est correct, nous démarrons sur celui de Michel.

La mise au point orthographique est rapidement menée et au moment de vérifier la ponctuation, une réflexion jaillit : « C'est trop coupé ».

Pourquoi ne pas en profiter ? Nous reprenons le texte proposition après proposition au point de vue des idées et de leur liaison.

« Ce soir, tout est calme ». Quel est le mot important ? **Calme**, d'où « le calme du soir ». Quel est l'effet du hurlement du vent ? Il détruit... Il dérange... **Il trouble**.

Que faut-il mettre en relief ? Le hurlement lui-même ou la comparaison ? De l'avis général, il vaut mieux isoler la comparaison. « **Comme une bande de loups, troublant le calme du soir, le vent hurle dans les arbres.** »

Le bruit d'un chien qui aboie : l'équivalent plus sonore et plus expressif est vite trouvé : **un aboiement**.

— Perce ne va pas. (Personnellement, je ne suis pas de cet avis, mais je laisse aller de crainte de couper l'intérêt). On se met d'accord sur **déchire** et on remplace cri par **plainte** : « **Un aboiement déchire sa plainte.** »

— Les feuilles tourbillonnent : protestations : on voit ce verbe dans tous les textes. Dansent..., volent..., voltigent... **Dansent** est adopté.

De temps en temps, j'interviens : les hommes..., passons-nous-en. Comment est le pont ? **Désert**. « Les portes claquent ». Est-ce le seul signe de vie ? Tout le monde a vite trouvé : « les volets se ferment, les cheminées fument ». Mettons cela à un temps qui exprime la continuité (plus difficile !). On arrive enfin à : « **Portes claquantes, volets fermés, cheminées fumantes** ». Que signifie tout cela ? Les gens luttent contre le froid. Lutte..., synonymes ? Bataille, combat, guerre. « Guerre » à qui ? **Guerre à l'hiver**.

Pendant tout ce temps, j'ai noté sans en

rien dire les phrases corrigées et enrichies en les disposant comme ci-dessous. Je les lis alors. « On dirait des vers. C'est une poésie. C'est bien plus chic que tout à l'heure. »

TEXTE FINAL

SOIR DE NOVEMBRE

Comme une troupe de loups
Troublant le calme du soir,
Le vent hurle dans les arbres ;
Un aboiement déchire sa plainte.
Les feuilles dansent dans l'air froid.
Près du pont désert
La pompe tourne en grinçant.
Portes claquantes, volets fermés,
Cheminées fumantes,
Guerre à l'hiver !

L'intérêt de tout cela est que je ne suis jamais intervenu autoritairement : je me suis borné à orienter les remarques des enfants vers une expression plus précise, plus concise et la tournure poétique en est résultée tout naturellement. Nous avons passé à ce travail une demi-heure passionnante et les gosses étaient « accrochés » à fond : peu de leçons auraient porté aussi profondément sur le choix des mots, les nuances, etc...

De quoi souhaiter disposer souvent de textes permettant un travail aussi fructueux.

P. TRINQUIER, Les Matelles (Hérault).

**

Comment nous avons assuré le succès de notre journal

A l'Ecole Normale, une « leçon-modèle » sans flamme m'avait révélé l'existence des techniques Freinet, répondant à une sorte de besoin de mon tempérament. Je m'étais promis alors de me documenter sur ces techniques pour les assimiler ou au moins m'en inspirer. La mobilisation, puis la captivité m'éloignèrent de l'école. En 45, à mon retour, j'éprouvai avec plus de force ce besoin d'échapper à la classe traditionnelle, froide, sans vie, sans joie, avec des élèves « condamnés » à leur tâche monotone et grise. Je retrouvais trop cette atmosphère fade de l'humanité bloquée derrière les barbelés, dans cette classe où j'échouai.

De gros obstacles se présentèrent que connaissent tous mes collègues des villes ; d'abord la question financière : il faut acheter le matériel d'imprimerie qui représente une somme assez coquette. Et surtout, il faut aller contre des préjugés qui ont trop tendance à faire prendre les maîtres de l'école nouvelle pour des fumistes ; il faut risquer le désaveu des « supérieurs hiérarchiques ». La réussite ou l'échec marquent le maître pour un temps près de ses chefs comme près des parents. Il

faut donc avant tout partir pour un succès. Comment faire ?

A mon sens, il y a plusieurs facteurs déterminants. Au maître de préparer ses élèves, par une propagande lente, à cette vie nouvelle de la classe. Pour mon compte, j'ai parlé longtemps (deux ans !!!) de cette imprimerie merveilleuse, du journal où l'on pourrait tout dire ; c'était le but à atteindre. Mais pas un sou en poche ! Alors ?

Première étape : la coopérative de classe, gérée par les enfants, avec, pour but lointain, l'achat de la presse. De ce jour déjà, la classe a changé d'allure : elle vivait pour quelque chose. Que d'espoirs dans la petite boîte de carton où s'entassaient les pièces de monnaie ! Déception pour ceux qui voyaient arriver juin 48 sans avoir pu voir « leur journal » et qui devaient me quitter. Mais, pour les autres, l'atmosphère était créée. Il fallait trouver un moyen d'agir hors de la classe, chez les parents et autour d'eux. J'ai longtemps cherché un procédé efficace ; je m'orientais vers les enquêtes documentaires qui surprennent, inquiètent, puis intéressent papa ou maman, lorsqu'un événement extérieur créa ce moment psychologique que je désirais provoquer. Ce fut la sortie à Paris du film de Le Chanois, « L'École Buissonnière ».

J'incitai mes élèves à aller le voir avec leurs parents. Et aussitôt, je me procurai une presse, une casse. C'était en mai 1949. Quinze jours plus tard sortit le premier numéro du journal. Il fut titré, sur avis des enfants eux-mêmes, pour en assurer la diffusion, « L'École Buissonnière ». Il contenait bien des maladrotes. Mais les élèves vendirent en deux jours les 150 numéros tirés. Les parents furent un peu étonnés et souvent satisfaits de voir le nom du fils au bas d'un texte ou sur un lino. Les commerçants, sollicités par les gamins, achetèrent le journal et nous aidèrent, à leur insu, en félicitant les mamans. « L'École Buissonnière » fit son chemin, tant et si bien qu'en juin, mise en appétit, la classe voulut, malgré mes conseils de prudence et de modération, tirer à 650 exemplaires. J'eus quelques inquiétudes. Mais le quartier fut inondé de petits livrets multicolores et il n'y eut que 18 invendus. C'était le succès assuré.

Au 1^{er} octobre, la mise en route se fit tout naturellement avec 5 ou 6 redoublants trop jeunes l'an passé. Nous avons tiré à 150 en octobre, 250 en novembre, 320 pour Noël.

Les bénéfices (somptueux) permettent d'équiper la classe en B.T., limographe, matériel de tous ordres. Et nous pouvons nous lancer maintenant sur des projets merveilleux (sorties, visites...).

Préparez vos élèves, provoquez, s'il ne s'en présente, une occasion favorable au lancement du journal (fête, kermesse, réunion de parents, événement local). Eveillez en même temps la curiosité des parents en les faisant

« travailler » pour documenter leurs enfants ; vous verrez comme ils se laissent prendre. Puis lancez votre feuille en lui donnant un titre évocateur. Elle prospérera et votre classe progressera selon la devise de mes « gars » vers la Vie, vers la Joie, vers la Paix.

R. CHAUFFOURIER.

Dans une école de ville COMMENT J'AI ÉVOLUÉ

En 1945, retour de captivité, j'exerce pour la première fois et je constate que le climat de l'école ne me convient pas. J'essaie de le vivifier en lançant un petit journal photocopié. En novembre 46, je lis un article qui parle de la C.E.L., je me procure immédiatement les documents cités, puis je commande une imprimerie qui nous parvient en janvier. J'achète aussi du carton pour monter un fichier.

Mais je conserve encore dictées, problèmes, leçons à côté du Texte libre. En 1947, une dictée par semaine et deux à l'approche de l'examen. En 1948, rien jusqu'en février. Depuis cette époque, les fichiers et les B.T. permettent le travail libre, sauf en problèmes. Pour le travail manuel et artistique, le matériel s'augmente régulièrement et à l'heure actuelle, mes élèves ont un choix très large d'activités.

Je mesure tout le mal qu'on fait les pédagogies dégréées que sont Méthodes actives, l'École par la joie et autres fariboles à l'accueil que les intellectuels réservaient à mon travail en ses débuts.

Maintenant la bataille est gagnée : à la rentrée, nous serons quatre sur quinze dans une usine de 520 élèves.

Voici donc le matériel qui m'a permis de tenir le coup.

Que je vous dise donc que j'ai conservé l'estade à l'usage des orateurs (lecteurs et conférenciers), mais mon bureau est remplacé par une petite table couverte d'un marbre et se trouve maintenant en coin par devant, ce qui me permet de voir simultanément tableau et élèves. J'ai bien réclamé des tables plates mais vainement.

La totalité du matériel est rangée dans deux meubles de ma conception, très satisfaisants pour le moment et que je compléterai à l'avenir dans la mesure des besoins. Ces deux meubles divisent la classe en deux parties, dont la première est la classe et la seconde l'atelier.

L'un des meubles contient les trois bibliothèques desservies par les élèves eux-mêmes (150 volumes, Infantines et Gerbes), la bibliothèque de Travail, les fichiers, le Musée, le compendium et le matériel d'expérimentation.

L'autre meuble renferme les matériels d'imprimerie et de travail manuel et artistique. Chaque chose a donc une place déterminée et malgré l'abondance du matériel, aucun ennui ne se présente, pas même en début d'année. Je recherche, en effet, l'abondance et l'ordre du matériel pour faciliter à tous l'ex-

ploitation des lignes d'intérêt. Mes élèves peuvent travailler le plâtre, la terre à modeler et à cuire, la pâte à modeler, la pâte de papier, le carton et le raphia, l'osier et le rotin, peindre à la colle et à l'huile, travailler le bois et l'aluminium, jouer de la flûte, du guignol (6.000 fr. de recette l'an passé).

Le petit matériel de chimie permet de faire quelques expériences. Nous espérons, malgré la mévente des marrons et la perte du jardin scolaire, pouvoir acheter cette année un microscope. Nous avons vivarium, aquariums et bocaux, et nous collectionnons herbes et insectes. La météo est en panne depuis que nous avons quitté la baraque où nous étions canouinés.

Nous sortons chaque mercredi, de 2 à 5 h. pour visiter la région dans l'ordre que réclament nos intérêts. J'ai commencé la rédaction de questionnaires d'enquêtes.

J'ai également entamé la constitution d'un petit fichier de problèmes : le premier degré comporte une série de problèmes variés à une seule opération pour chacune des notions élémentaires (des prix aux volumes sans oublier les intervalles ni les partages). L'utilité de ce fichier est d'accoutumer les élèves aux notions et à l'opération concordante.

Je crois vous avoir donné l'impression que nous possédons un important matériel. On peut faire avec moins, bien sûr, mais est-ce souhaitable ? Je ne le pense pas, si bien que je suis en train de monter un tour de potier et deux métiers à tisser.

Aux heures de travail manuel et artistique, on ne s'entend pas dans la classe ! Je ne sais plus où donner de la tête, on use beaucoup de matière première, mais personne n'est oisif, personne ne refuse de faire effort. L'unique inconvénient est l'insuffisance d'un maître pour quarante élèves, mais cela c'est une autre question.

Ce n'est pas tout de confier du matériel aux enfants, il faut encore leur proposer un but défini.

Chaque élève a reçu en octobre le programme remanié du C.M., pour bien faire, il devrait l'avoir parcouru en deux ans, chaque rubrique représentant à peu près une heure d'étude. Ces programmes sont purement indicatifs et ne représentent aucune obligation pour personne. Cependant, tous les conservent comme la prune de leurs yeux, barrant à mesure ce qui est étudié.

D'autre part, la répartition mensuelle indiquée par « L'Éducateur » est régulièrement affichée, toujours à titre consultatif. Plus important certes est le tableau d'exploitation par matière des complexes d'intérêts apparus dans la semaine, tableau que j'affiche le samedi au moment où l'on dresse les plans de travail de la semaine suivante. Nos élèves préfèrent presque tous l'exploitation différée parce qu'elle permet la recherche préalable des documents et sur-tout l'élimination des intérêts mineurs.

Chaque matin, quand l'exploitation du texte libre est terminée, chacun établit son plan de la journée sur le cahier de brouillon :

Morale : J'ai toujours les mains propres (sic).

Écriture : K et J.

Imprimerie : 1 composeur.

Fichiers : M.D. n°..., Probl. n°..., Orth. n°..

Lecture silencieuse : référence exacte.

Travail M. et A. : tête de guignol.

Étude : Congo français.

Lecture à haute voix : correspondance.

Causerie : construction d'une case.

L'emploi du temps est simplifié au maximum :

8 h. 30 à 9 h. 45 : exploitation T.L.

10 h. à 11 h. 30 : entraînement individuel aux fichiers.

1 h. 30 à 2 h. 45 : travail manuel et artistique.

3 h. à 3 h. 30 : études et expériences.

3 h. 30 à 4 h. : lecture des correspondances (haute voix).

4 h. à 4 h. 30 : causeries.

Le samedi, séance de coopérative de 2 h. à 2 h. 45. Ainsi s'allient sans heurts, l'ordre et la liberté.

**

ACTIVITÉ ET CONTROLE

On entre en classe en bavardant. Puis les T.L. sont lus sur l'estrade, les glanes présentées, et on vote. Les textes délaissés sont déposés au bureau pour que je les corrige ; ensuite ils sont dactylographiés en double exemplaire et illustrés pour être insérés dans les albums (un pour nous et un pour les correspondants réguliers).

La mise au point est faite le plus souvent par l'élève aidé du maître. La classe dessine des projets d'illustration ou un dessin libre ou recopie et illustre un texte non choisi.

Pendant l'exploitation qui suit, deux élèves découpent le texte, un troisième le recopie en double. L'auteur dirige tous les travaux, et il peut se faire aider, seconder par un expert. A 10 heures, il recense ses aides, en lisant la liste des élèves pendant qu'on établit le plan de la journée. Maintenant il distribue à chacun une ligne, un composeur et une porte-compositeur avec un casseau individuel (nous en avons 10). Les dix lignes suivantes sont distribuées dès que les casseaux correspondants sont libres.

Ainsi la composition typographique a lieu pendant le travail individuel et la correction est presque toujours terminée à 11 h. 30. Je veille aussi à ce que le dessin d'illustration soit reproduit dans le même délai.

Je reviens au calcul. Nous exploitons le texte ou l'actualité. Je me contente de ceci et je signale ici que le directeur au moyen d'examen trimestriels, compare le niveau des deux séries de classes parallèles de l'école et que ce n'est jamais à notre désavantage, pas plus en calcul qu'en orthographe.

De 1 h. 30 à 2 h. 30, tirage de 200 feuilles. La décomposition est terminée à 3 heures.

Avant cela, chacun doit avoir rassemblé ses documents pour que le silence propre à l'étude règne sur la classe.

A 3 h. 30, on dessine sur le cahier de classe un souvenir de l'étude ou de l'expérience, pendant que les lecteurs se succèdent à l'estrade. A 4 heures, tout est rangé et on écoute les causeries.

La durée hebdomadaire des différentes disciplines est respectée, mis à part quelques chevauchements qui ne semblent pas affecter la qualité du travail.

Il reste à examiner l'importante question du contrôle.

Je déclare délibérément que je ne vois pas TOUT, que je ne sais pas TOUT ce que font mes quarante élèves. Voyons dans quelle mesure je parviens à les suivre, sans interrogations ni notes.

1. A la différence du traditionnel, ma présence n'étant pas nécessaire au bureau, je vais d'un élève à l'autre, principalement pendant les travaux individuels.

2. Je corrige tous les textes et les lettres, ce qui donne matière aux exercices individuels de français.

3. Au cahier figurent l'écriture, un exercice de fichier choisi à tour de rôle parmi opérations, problèmes, orthographe, dans le but d'éviter toute difficulté avec l'inspecteur qui attache une grande importance aux cahiers comme avec les parents.

4. Le travail aux fichiers étant auto-correctif, ne réclame pas de ma part une grande vigilance, je veille simplement à sa bonne exécution à l'encre sur le cahier de brouillon.

5. Au dos du meuble de documentation, sont affichés les plans de travail hebdomadaire et mensuel que je consulte, comme mes élèves d'un coup d'œil.

6. Au dos de l'autre meuble, sont exposés des graphiques où chacun porte en abscisses ses progrès. (Par exemple degrés du fichier Washburn, numéros de celui d'orthographe, etc.)

7. Pour simplifier encore, sur tous ces tableaux, chaque jour a reçu une teinte déterminée : lundi on barre en bleu, mardi en rouge.

8. Connaître les réactions individuelles est capital dans une classe où l'enfant est livré à lui-même, je veux dire fixe seul l'intensité de son effort. C'est l'utilité essentielle du tableau mural où chacun inscrit ses désirs, ses critiques et ses résolutions. Après l'aspect moral, l'aspect intellectuel est révélé par la boîte aux questions ou l'agenda.

9. Le samedi, de 2 heures à 2 h. 30, chacun résume pour tous son effort de la semaine, et après avoir reçu quelques critiques, retourne à sa place tracer son graphique, puis établit le plan de la semaine suivante.

10. Je fais encore à la méthode traditionnelle le sacrifice mensuel des compositions de calcul et d'orthographe-questions, ainsi que du clas-

sement mensuel. C'est uniquement pour ne pas heurter trop violemment l'organisation de l'école, les parents ou l'inspecteur !

11. Dernier contrôle, les résultats aux examens, le classement dans les classes supérieures.

GUIARD,

Champigny (Seine).

LE JOURNAL de la colonie de vacances

Le temps coule vite, bientôt les beaux jours, et le soleil d'été va nous amener les vacances et ses colonies.

Il n'est point trop tôt de parler de cet avenir proche et mettre au point nos expériences à ce sujet. Examinons donc notre discussion sur le journal de la colonie. Les conceptions en sont diverses : journal mural que nous connaissons bien, ou quotidien écrit et illustré souvent à la main, qui se passe de main en main, est affiché parfois et subit le sort de tout quotidien ; journal enfin qui est l'image de toute la vie de la colonie et que l'enfant emporte avec lui comme un écho des heures passées à la colonie.

C'est ce dernier journal (que l'on devrait plutôt appeler Livre de la Colonie) qui m'intéresse aujourd'hui.

1947. — J'ai emmené 100 enfants dans les Vosges, dans un local très rudimentaire du point de vue matériel, avec un encadrement composé uniquement de collègues ignorant nos techniques.

Le pays (Bussang) était riche, enthousiasmant pour mes petits vendéens des Sables-d'Olonne, cependant le journal réalisé n'a pas été le reflet de cette vie, de cet enthousiasme.

Pourquoi ?

1° Parce que les conditions matérielles de vie (pas de lavabo, pas de séchoir, pas de salle de réunion, etc...) ne nous ont pas permis de donner toute la place au travail éducatif positif.

2° Les moniteurs ignorants de nos techniques étaient incapables de faire sourdre la vie et l'enthousiasme de leurs colons sous forme de dessins et textes.

J'avais comme matériel mon imprimerie. Nous avons réalisé quelques textes collectifs sur les choses marquantes de la vie à la colonie (toilette, sieste, promenade en montagne, etc., le tout illustré de lino).

Les enfants ont emporté ce livre avec grande joie.

1948. — J'ai emmené une douzaine d'enfants dans un chalet de Haute-Savoie.

J'étais en même temps, au même titre que les autres adultes, directeur, économiste et moniteur. Le pays était également très riche et enthousiasmant.

Chaque soir, au moment de la détente, nous rédigeons le compte rendu de la journée. Sur la fin, les enfants le faisaient seuls et m'apportaient le texte que je tirais le lendemain à la polycopie et leur remettais aussitôt.

Les enfants conservaient avec soin ces feuillets, y joignaient des dessins, des fleurs séchées, des cartes postales.

Le dernier jour, j'ai partagé la joie des enfants en agrafant pour chacun de nous un bel album personnel et collectif en même temps et plein de notre vie à la montagne.

1949. — J'avais 40 enfants sur la côte de Vendée, des instituteurs et institutrices ignorant nos techniques, comme encadrement dans une école de village, mais dans un pays (très belle plage et forêt de pins), beaucoup plus pauvre que la montagne.

J'avais cette fois un limographe avec lequel j'ai réalisé un journal comportant une éphéméride avec une relation brève des événements journaliers et quelques textes collectifs sur les événements marquants (une excursion à pied à un port voisin, la fête de l'inauguration, etc.), des linos et une photo du groupe de colons.

En général, dans ces trois expériences, j'ai participé directement à la rédaction du journal en aidant les enfants à exprimer leur vie à la colonie et j'ai participé directement au tirage car les enfants que j'ai eus ne connaissent rien des techniques d'impression (imprimerie en 1947, pierre humide en 1948, limographe en 1949).

Conclusion :

A chaque expérience, je n'avais pas mes élèves, je n'avais que des élèves sortant de classes traditionnelles.

Chaque fois, j'ai eu quelque peine pour amener les enfants à s'exprimer librement, surtout qu'étant directeur je n'avais pas des contacts constants avec eux.

Chaque fois, mes moniteurs toujours nouveaux ne sentaient pas parfaitement l'aide à apporter aux enfants.

Chaque fois, par contre, les enfants ont été enthousiasmés et fiers de leur œuvre qu'ils ont emportée précieusement.

Cette année, je compte :

a) Emporter mon imprimerie pour tirer très proprement l'éphéméride succinct et quelques textes collectifs sur les événements marquants ;

b) Avoir une pierre humide, ou un limographe à la disposition de chaque équipe pour tirage des textes individuels ou collectifs concernant la vie propre de chaque équipe ;

c) Encourager chaque enfant à enrichir son propre album par des dessins (13,5×21) des plantes séchées, des cartes postales ou photos collées sur format (13,5×21).

Chaque enfant aura chaque texte dès qu'il sera sec.

Son album collectif et personnel prendra

forme chaque jour, sous sa main. Ce sera l'image de la vie de la colonie et de la sienne que nous agrafferons avant de nous quitter.

André RETAIL.

Nous avons reçu en septembre de nombreux journaux de colonies. Je crois qu'en définitive la forme la plus enthousiasmante serait l'album.

Je ne crois pas que la formule journal puisse être réalisée avec des enfants qu'on ne garde, en général, guère plus d'un mois. J'ai reçu, par contre, de très beaux albums, imprimés ou polygraphiés, sur format écolier illustrés de belles photos de la vie de la colonie, reliés sous belle couverture.

Chaque enfant emporte un album qui constitue pour lui le plus attachant des souvenirs.

Qu'en pensent les directeurs de colonies ?

C. F.

A propos de

RELIURES INVISIBLES et de CLASSEURS A TIRETTES

Depuis trois ans, j'utilise le classeur à tirettes format écolier.

Au début de l'année, chaque élève est muni d'un classeur (coût : 35 fr.).

Lors de ma première expérience, je faisais couper les feuilles de cahier en format 13,5×21. Perte de temps et de papier.

A présent, nous n'employons que le format écolier.

Le classeur contient plusieurs « chemises », décorées par l'élève :

Histoire, Géographie, Sciences, « Mes textes non imprimés et imprimés, Textes des Imprimés et des Correspondants, Divers ».

Toutes les études qui ne sont pas des entraînements formels viennent s'encastrier là-dedans. Le cahier de classe ne contient plus que le calcul et les dictées.

Pour économiser le papier, car je me suis aperçu aussi qu'il y avait gaspillage, on écrit au recto et au verso.

Le classeur, vide au début de l'année, est énorme à la fin (surtout en classe de fin d'études). Tous les mois les parents le signent. A la fin de la scolarité, l'élève prend tous ses livres de vie. Beaucoup sont très intéressants à feuilleter. Souvent, je les contrôle, afin que les désordonnés de par nature n'oublient pas de bien ranger leurs fiches.

Parfois, une question étudiée l'an dernier est de nouveau sur le tapis. A ce moment, on prend la fiche de l'année précédente, on la relit et on la place, souvent complétée, dans le livre de vie en « construction ». Parfois, le classeur précédent sert de référence. Je ne suis pas mécontent du système. Je veux y ajouter un petit précis d'orthographe constitué très lentement, au cours de plusieurs années consécutives et créé à même la classe, suivant les remarques que nous serons amenés à faire.